



ANILA
PLATOMB

UN DÉRAILLEMENT

Anila Platom

Un déraille

© Anila Platomb, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6120-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Toi, si tu te revois.

*Aux victimes collatérales
et discrètes du hasard noir.*

*« Nous portons tous en nous
des plantations et des jardins secrets ;
et, pour choisir une autre similitude,
nous sommes tous des volcans en croissance
qui attendent l'heure de leur éruption :
quant à savoir si elle est proche ou lointaine,
nul assurément ne le sait, pas même Dieu. »*

Friedrich Nietzsche

« Le gai savoir »

— Voilà madame, c'est fini.

Il y eut un silence puis un murmure : « je veux dire... officiellement pour nous. »

Elle avait promis de me téléphoner, je l'ai remerciée sans en rajouter. Contrairement à elle qui, avec son « officiellement » perfide, laissait supposer qu'elle avait tout compris.

Une semaine plus tôt...

Je n'avais pas prévu de prendre le train ce samedi-là. J'avais réservé ma place pour la veille, pour celui qui partait le 28 octobre de Bordeaux -Saint-Jean à 16 h 34. Un horaire qui me laissait de la marge pour les agapes. Le colloque sur « *le marché émergent du livre numérique et les potentiels du livre enrichi* » se terminait le vendredi, après le traditionnel déjeuner de clôture. Pour finir en beauté les organisateurs avaient réquisitionné le chef du « Crabe bleu », un deux étoiles Michelin installé en bordure de la Garonne, sur la rive qui fait face à l'imposante Bourse du Travail. J'aurais pu zapper ce repas et rentrer plus tôt à la maison, mais le menu imprimé en relief dans le programme m'avait fait saliver d'emblée, bien plus que l'intitulé de certaines tables rondes. Pour la méditerranéenne que je suis, les crustacés et les poissons de l'Atlantique auront toujours la saveur de la transgression. Je m'étais habillée en conséquence. Tailleur lavande sur chemisier en soie ivoire et escarpins bleus vernissés avec des brillants de pacotille incrustés en arabesques au niveau du talon.

La dernière matinée consacrée à la synthèse des travaux suivie de la conférence d'un intervenant parisien aurait été sûrement moins fastidieuse à supporter en jeans et chaussures plates, mais je me sentais d'humeur badine à l'idée de ce buffet sélect, probablement arrosé d'un Bordeaux millésimé. D'où ma tenue plutôt indiquée pour le soir et mes talons qui me donnaient l'air d'une « gourgandine » comme aurait persiflé ma mère en me voyant ainsi fringuée de bon matin. J'assumais d'autant mieux mon choix qu'en m'habillant je m'étais projetée au milieu des congressistes ventripotents, comprimés dans leur costume gris. La comparaison — à moins que ce ne soit la provocation — me rassurait par anticipation.

Machinalement j'avais feuilleté mon agenda papier avant de boucler ma valise à roulettes et de quitter l'hôtel Ibis. Je me souviens avoir souri en déplaçant le signet fatigué. Qui aujourd'hui oserait baptiser sa fille « Emeline » ? Ça, c'était pour le 27, le jeudi, deuxième jour du congrès. Les saints suivants n'étaient mieux dotés que cette pauvrete : « Jude » pour le vendredi et « Narcisse » pour le samedi. Franchement ? À part l'ancien Président de la République, le

trépignant Sarkozy qui tentait un improbable come-back en cet automne 2016, je ne voyais personne capable de supporter un tel prénom. De Nicolas à Narcisse il n'y avait qu'un petit pas et tellement de ressemblances...

Dans le taxi qui me conduisait de la très boutiquière rue Sainte-Catherine au Palais des congrès de « Bordeaux Lac », la zone business du nord de la ville, je tentais de me repérer. De retrouver des indices. Mais dans la lumière diaphane de la matinée seul le large fleuve, indolent ce matin-là, me parlait. Sur les quais des Chartrons, les bâtiments meringués que j'avais connus trente ans plus tôt noirs de crasse, lugubres, presque à l'abandon, resplendissaient de clarté, de prestance pour ne pas dire de rutilance. Somptueux ravalement, pensai-je, partagée entre la nostalgie et l'espérance. À cinquante-quatre ans, tout n'était donc pas irrémédiablement perdu. Quelques coups de truelle-bistouri, de petites injections de botox, et hop !, le miracle restait envisageable. Je commençais à y songer malgré mon appréhension tout en me disant que pour quelques mois encore, deux ou trois ans peut-être en tirant au maximum, je pouvais encore faire illusion. L'autodérision et plus encore la lucidité m'évitent de me mentir sur ce que je qualifie de « date de péremption » pour amuser les copains les soirs de fiesta. Ils me trouvent « irrésistible » ces sirupeux. C'est le jeu, j'accepte le compliment.

Le taxiteur n'engageait pas la conversation et semblait écouter avec une grande concentration les informations débitées par la radio locale. Météo chagrine, bouchons sur la rocade sud, pont d'Aquitaine au ralenti, agression d'un prof de lycée par un élève mal noté, heure de vérité pour l'équipe de foot... Ce chapelet d'annonces, insignifiantes pour moi, me berçait. Mes réminiscences bordelaises remontaient à l'époque de mes vingt ans. Pendant les vacances universitaires, je rejoignais mon chéri d'alors qui suivait les cours de l'école de journalisme. Le souvenir de sa chambre de cité U, sur le campus de Talence à la périphérie de la métropole, ne s'est pas effacé de ma mémoire contrairement à la topographie de la ville bourgeoise. Les nuits passées sous la couverture écossaise de son lit étroit m'ont permis, entre deux câlins, d'imprimer pour toujours les moindres détails de cette cambuse. La bombe de déodorant qu'il vidait avant chacune de mes venues ne parvenait pas à chasser les odeurs de tabac, de café, de linge douteux et surtout de vieux papier. Il entassait les quotidiens et les magazines avec une frénésie révérencieuse qui me fascinait et m'énervait à la fois. « Tout ça finira par emballer le poisson... »

Il répliquait aussi sec, déjà sûr de son style incisif et de son humour corrosif.

— Et alors ? Ce sera thon sur ton !

Il épelait les deux mots pour s'assurer que j'avais bien compris l'astuce. J'enrageais qu'il me prenne pour une truffe, mais je n'insistais pas. La mise en cause de sa vocation journalistique était bien le seul sujet qui pouvait le rendre belliqueux. Et gâcher une soirée, ou carrément le week-end. Nous avions mieux à faire dans un registre plus sérieux, le registre sensuel. Il était très tactile et moi je découvrais enfin le plaisir partagé avec ravissement.

Je ne sais pas si j'aurais pu faire ma vie avec ce moine-soldat des médias qu'il est ensuite devenu, mais quand je le revois débattre à la télé des regrets me viennent parfois. Même s'il a mal vieilli et s'attife négligemment. Comme pour mieux singer l'incorruptible qu'il a toujours voulu être. Est-il marié ? A-t-il des enfants lui qui était contre l'héritage — *« cette escroquerie des classes dominantes »* — j'en doute ? Notre idylle a pris progressivement fin au terme de ses deux années d'étude quand il est monté à Paris pour ses premiers stages professionnels. *« Dans ce milieu de feignasses et d'imposteurs, je serai vite rédac chef ! Et pas dans un canard de sous-préfecture ! »* Il avait parié avec quelques copains de sa promotion qu'il décrocherait ce titre, son Graal, avant ses 33 ans. Il l'a gagné et m'a perdue sur le chemin. La vérité est plutôt que je n'ai pas osé le suivre.

Tout ça me revenait en accéléré dans le taxi. Ses cheveux châains très fins et raides, son caban de marin à gros boutons, sa fierté quand il me montrait ses premiers articles publiés dans le journal de l'école, son sourire malin quand il s'adonnait à la « grivèlerie révolutionnaire » et me forçait à m'enfuir des terrasses de bistrots sans payer, ses caresses de magnétiseur, son accent de l'Aveyron que le prof d'audiovisuel essayait de corriger en le faisant parler avec un crayon en travers de la bouche, sa jubilation quasi perpétuelle. Sa meilleure amie, apprentie journaliste elle aussi, l'avait amoureusement surnommé « Gavroche ». Quand elle est morte dans un accident de voiture sur les routes du Limousin, il est parti pleurer tout seul à Venise une bonne semaine. J'ai trouvé ça étrange.

Je l'ai aimé comme on s'aveugle à vingt ans. Comme on se laisse bluffer, hypnotiser. Quand le magicien tourne le dos, disparaît derrière le rideau, on cherche à comprendre. Sans y parvenir vraiment. Mais Dieu que le tour de

passé-passé était grisant. On s'en remet toutes, car on croit qu'on pourra le reproduire, le revivre. On croit.